CORSES ET BAS-ALPINS EN AMÉRIQUE HISPANIQUE

Nicolas BALUTET
Maître de conférences, Université de Toulon

Dès le début du XIXe siècle, la petite ville de Barcelonnette (Alpes-de-Haute-Provence, anciennement Basses-Alpes) connaît une importante émigration de ses jeunes gens vers le Mexique. Aidés par une communauté d'expatriés qui se structure rapidement, ces derniers ne tardent pas à se lancer dans de nombreuses activités industrielles et commerciales, en particulier le textile. Pendant plusieurs décennies, ils vont dominer ce secteur grâce, notamment, à la fondation des premiers grands magasins à Mexico et dans plusieurs villes de province. Une fois fortune faite, plusieurs émigrants de la vallée de l'Ubaye décident de rentrer dans leur région natale à laquelle ils restent toujours très attachés. À Barcelonnette et dans ses environs, ils commencent alors à faire construire de splendides villas et monuments funéraires qui donnent à ce territoire des Basses-Alpes un cachet singulier. L'émigration corse en Amérique hispanique, à Porto Rico et au Venezuela en particulier, suit pratiquement le même schéma, à quelques différences près : les départs commencent massivement dès le XVIIIe siècle et les activités sur le sol américain sont plus variées (exploitation de plantations agricoles et forestières, élevage de bovins, artisanat, etc.). Prenant appui sur des sources historiques, patrimoniales et littéraires (*Les Barcelonnettes. Les jardins de l'Alameda* d'Alain Dugrand et Anne Vallaeys, *L'illusion mexicaine. Loupita & autres textes* de Louise Grouès et *Don Paolo. Un Corse aux Amériques* de Jeanne Tomasini) et privilégiant une approche « historiocritique » qui consiste à « se demander comment la littérature écrit l'histoire, quelle histoire elle écrit, et dans quel rapport aux travaux plus spécifiques, plus scientifiques, des historiens »[30], cet article entend mettre en lumière les étapes des mouvements migratoires des Corses et des Bas-Alpins vers certains pays hispano-américains, expliquer les clés du succès et retracer l'itinéraire de certains de ces migrants et leur retour éventuel en Corse ou dans la vallée de l'Ubaye.

[30] Dominique Viart, « La littérature, l'histoire, de texte à texte », dans *Le roman français contemporain face à l'histoire*, sous la direction de Gianfranco Rubino et Dominique Viart, Macerata, Quodlibet, 2014 [http://books.openedition.org/quodlibet/125] (consulté le 29 juin 2018).

1. L'Amérique hispanique : terre d'accueil

Depuis la « découverte » de l'Amérique[31], le sous-continent hispano-américain est le théâtre de nombreux mouvements de migration. À côté de l'installation des Européens durant toute la période coloniale, le XVIIIe siècle, tout particulièrement, voit l'arrivée massive d'Africains en raison du trafic négrier décidé par les colons face à la mortalité indienne et à la nécessité d'exploiter les mines et de travailler les champs. Quand l'esclavage est aboli, une nouvelle main-d'œuvre provenant d'Asie s'installe en Amérique. Entre 1845 et 1900, environ 400 000 Chinois et Japonais migrent principalement au Pérou, au Chili, au Panama et à Cuba pour travailler dans les plantations, ramasser les excréments des oiseaux marins (le guano) et participer à la construction des lignes de chemins de fer ou du canal centraméricain. Quelques décennies plus tard, entre 1860 et 1914, intervient une nouvelle vague d'immigration orientale, qualifiée de « turque », bien que les migrants soient plutôt d'origine syrienne ou libanaise. Un million deux cent mille personnes s'implantent alors sur le sol hispano-américain pour se consacrer essentiellement au commerce et à la confection. L'immigration la plus importante de la période provient, cependant, d'Europe (Italiens, Espagnols, Portugais). Pour des raisons économiques ou politiques, ce ne sont pas moins de douze à quatorze millions d'Européens qui viennent s'installer en Amérique dès les années 1830, principalement dans le Sud (Uruguay, Argentine, Chili) modifiant substantiellement la composante ethnique de la région[32].

1.1 Le début de l'aventure des Corses et des Bas-Alpins

Dès la première moitié du XVIe siècle, le continent américain attire déjà certains Calvais et Capcorsins qui s'installent surtout au Mexique, en Colombie, au Panama et en Bolivie, mais ce n'est qu'à partir du XVIIIe siècle que les voyages transatlantiques s'intensifient pour se tarir au début du XXe siècle. Durant cette période, près de 4 000 Corses, dont 80 à 90 % de Capcorsins, quittent l'île pour rejoindre principalement Porto Rico (environ 49 %), le Venezuela (près de 39 %) ou, en moindre proportion, d'autres pays comme les États-Unis, le Mexique, l'Argentine, l'Uruguay, le Brésil, le Pérou, la Colombie et des îles caribéennes (Saint-Thomas, Trinidad, Haïti, Martinique, République dominicaine)[33]. En ce qui concerne les Bas-Alpins, en particulier ceux de la vallée de l'Ubaye autour du village de Barcelonnette[34], leur émigration est légèrement postérieure à celle des Corses puisqu'elle ne

[31] Le terme « découverte » se trouve entre guillemets en raison de sa coloration colonialiste. En effet, si le continent américain constitue une « découverte » pour les conquérants et les missionnaires espagnols, ce n'est pas le cas, bien entendu, pour les peuples qui y vivent depuis des millénaires. Il en va de même pour l'expression « Nouveau Monde ».

[32] Sur les mouvements migratoires en Amérique hispanique, se reporter à Nicolas Balutet, *Civilisation hispano-américaine*, Paris, Armand Colin, 2017.

[33] Sur les mouvements migratoires des Corses, lire Marie-Jeanne Casablanca, *L'émigration corse à Porto Rico*, Corte, Éditions « Le Signet », 1993 ; Jean-Baptiste Canarelli, « La présence corse au Venezuela aux XIXe et XXe siècles », dans *Palazzi di l'Americani. Les palais des Corses Américains*, Corte, Ajaccio, Musée de la Corse, Albiana, 2017, p. 50-59 ; Jean-Christophe Liccia, « L'émigration des Corses vers les Amériques, du XVIe au XXe siècle », dans *id.*, p. 12-23 ; et Enrique Vivoni Farage, « Des îles entretissées. Porto Rico et les Corses-Américains », dans *id*,. Corte, Ajaccio, Musée de la Corse, Albiana, 2017, p. 36-49.

[34] Sur l'histoire et la géographie de la vallée de Barcelonnette, on se reportera à deux ouvrages : *Barcelonnette et la Vallée de l'Ubaye (Basses-Alpes)*, Marseille, Barlatier, 1914 (Arch. dép. Alpes-Maritimes, BBM2/617) ;

débute véritablement que dans les premières décennies du XIXe siècle. Ainsi, si le premier Corse documenté à Porto Rico se nomme Giovan Maria Fantauzzi (1734-1798), l'un des précurseurs des Barcelonnettes s'appelle Joseph Couttolenc (1796-1865). Arrivé au Mexique en 1818 ou 1821, il se met à exploiter des mines de cuivre dans l'État de Puebla (au sud de Mexico)[35]. Mais l'histoire retient davantage le nom de Jacques Arnaud, né en 1781 à Jausiers dans la vallée de l'Ubaye, à neuf kilomètres de Barcelonnette. Sa petite filature de soie ne parvenant pas à prospérer face à la concurrence, il décide de rejoindre la Louisiane en 1805 où, bientôt, il fait venir ses deux frères, Marc-Antoine et Dominique. La famille Arnaud se consacre pendant seize ans à la vente de produits textiles – leurs descendants y fondent d'ailleurs la petite localité d'Arnaudville, jumelée avec Jausiers – avant de rejoindre le Mexique en 1821, alors frontalier avec les États-Unis. Cette date marque l'indépendance du pays et ouvre de grands espoirs commerciaux pour la France comme il ressort de la lecture du roman d'Alain Dugrand et Anne Vallaeys, *Les Barcelonnettes. Les jardins de l'Alameda* :

> Tenez cette nouvelle que j'ai apprise dans *Le Moniteur* de Paris de jeudi dernier : l'empire du Mexique vient de déclarer son indépendance à l'Espagne. Exit la Nouvelle-Espagne, messieurs ! Les Castillans ne pourront plus maintenir l'interdit sur nos navires et nos marchandises. Croyez-moi, il s'ouvre là de grands espoirs pour la France. […] ce pays a la forme d'une corne d'abondance… Et si j'en crois la relation de M. de Humboldt, on y trouve tout à profusion. Selon lui, le Mexique occupe le premier rang des colonies du roi d'Espagne. Imaginez ce que l'affranchissement de ces provinces si riches apportera aux entrepreneurs… Il paraît que ce vaste pays, soigneusement cultivé, produit à lui seul tout ce que le commerce rassemble sur le reste du globe : café, sucre, cochenille, cacao, coton, froment, chanvre, lin, soie, huiles et vins… Tous les métaux affleurent à la surface de la terre. Quel pays, que de placements avantageux ! Que d'affaires pour les bras vaillants et les âmes fortes ! Espérons, mes amis, que nos marchandises atteindront cet Eldorado. […] Ah, là-bas, ce doit être autre chose. Tout est à construire, à créer […][36].

Peu de temps après leur arrivée à Mexico, les frères Arnaud fondent le *Cajón de ropa de las Siete Puertas* (« le Magasin de tissus des Sept Portes) qui connaît rapidement le succès. Dans leur premier roman, Alain Dugrand et Anne Vallaeys s'inspirent de l'épopée des trois frères pour créer le personnage de Pierre Arnaud qui, avec le concours d'Arthuis, commerçant installé au Mexique depuis plusieurs années, crée tout d'abord le « Magasin des Trois Portes »[37] avant de déménager « au rez-de-chaussée d'un hôtel de belle allure »[38] et de rebaptiser son négoce du nombre de baies donnant sur la rue : « Les Sept Portes, cajón de ropa »[39]. Cette meilleure exposition scelle le début de la prospérité sans faille du commerce de Pierre Arnaud dont « [l]a marque […] était connue jusqu'au lointain Pacifique »[40].

Si Jacques Arnaud trouve la mort en 1828 sur une route de Guanajuato, à environ 300 kilomètres au nord-ouest de Mexico, ses frères poursuivent l'aventure commerciale et,

---

Julien Coste, *Vallis Montium. Histoire de la vallée de Barcelonnette, hautes terres de Provence, des origines à nos jours*, Gap, Vollaire, 1976 (Arch. dép. Alpes-Maritimes, BBM2/0816).

[35] Auparavant, le Béarnais Joseph Gouaux de Laborde (1699-1778) est l'un des premiers Français célèbres établi au Mexique où il fait fortune dans les mines d'argent de Taxco (à 600 kilomètres au sud de Mexico).

[36] Alain Dugrand, Anne Vallaeys, *Les Barcelonnettes. Les jardins de l'Alameda*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1983, p. 46-50.

[37] *Id.*, p. 146.

[38] *Id.*, p. 213.

[39] *Ibid.*

[40] *Id.*, p. 244.

pour les épauler, font venir au Mexique, deux ans plus tard, trois jeunes hommes de Jausiers et de Briançon dont Eugène Caire et Alphonse Jauffred. En 1837, ces derniers prennent leur indépendance en fondant leur propre magasin en plein centre de la capitale, *El Portal de las flores* (Le Portail des fleurs), avant de rentrer dans la vallée de l'Ubaye en 1845 avec 200 000 francs. Ce retour et la fortune qui l'accompagne font grand bruit et vont inciter de nombreux jeunes gens confrontés à la pauvreté et à la dureté de la vie montagnarde à tenter l'aventure mexicaine[41]. Dans *Les Barcelonnettes. Les jardins de l'Alameda*, voici comment est relaté le retour du personnage de Pierre Arnaud : « On murmurait que la fortune de l'aîné était considérable, on avançait des chiffres : cent, deux cents, deux cent cinquante mille francs… On chuchotait, on subodorait. […] La réussite du "pays" enflamma bientôt la jeunesse du village, le rêve américain s'empara des gars. Dans la rue, on le saluait chapeau bas, on osait à peine lui tendre la main tant on craignait la silhouette de cette moitié d'étranger »[42].

1.2 Les étapes des migrations

Si entre 1845 et 1852 on ne recense que 72 Barcelonnettes au Mexique (7,5 % des émigrés français), un demi-siècle plus tard, entre 4 000 et 5 000 Ubayens auraient traversé l'Atlantique. Javier Pérez Siller évoque, en revanche, des chiffres bien plus bas, parlant de 1 543 personnes entre 1833 et 1915[43]. Quoi qu'il en soit, tous les hommes qui migrent sont très souvent motivés par l'expérience réussie de plusieurs de leurs aînés – certains rentrent avec 50 000 à plus d'un million de francs – et par le souhait d'échapper à la conscription, une exemption est accordée pour ceux qui se trouvent à l'étranger dans un but commercial.

On peut déterminer quatre étapes dans la migration des Barcelonnettes[44] : l'installation (1821-1860), l'expansion (1861-1876), l'âge d'or (1876-1914) et le déclin (après 1914). Outre le retour de certains Ubayens fortunés et les conditions de vie difficiles dans la vallée, l'accroissement des migrations trouve son origine dans un contexte politique international qui stimule le secteur commercial au bénéfice des Français installés au Mexique. Entre 1861 et 1865, les États-Unis sont ainsi confrontés à la guerre de Sécession qui va ralentir non seulement l'essor économique général du pays mais entraîner également une forte demande de tissus pour confectionner les uniformes militaires. La demande étant supérieure à l'offre, le prix du coton flambe et les Barcelonnettes, devenus fournisseurs de l'armée états-unienne,

[41] Sur les mouvements migratoires des Bas-Alpins, lire Raymonde Antiq-Auvaro, *Les Barcelonnettes au Mexique*, Nice, Éditions Serre, 1992 (Arch. dép. Alpes-Maritimes, BBM3/555 ; III1/1363) ; Patrice Gouy, *Pérégrinations des « Barcelonnettes » au Mexique*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1980 ; François Arnaud, Anselme Charpenel *et alii*, *Les Barcelonnettes au Mexique. Récits et témoignages*, Barcelonnette, Sabença de la Valeia, 1994 ; Maurice Proal, Pierre Martin Charpenel, *L'empire des Barcelonnettes au Mexique*, Marseille, Éditions Jeanne Laffitte, 1986 ; Philippe Martin, « De Barcelonnette au Mexique et retour (pour certains). Histoire d'une émigration réussie », dans *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, tome 148, 2008, p. 173-197 ; Javier Pérez Siller, « De mitos y realidades: la emigración barcelonnette a México, 1845-1891 », dans Leticia Gamboa Ojea, dir., *Los Barcelonnettes en México. Miradas regionales, siglos XIX-XX*, Mexico, BUAP, ICSyH, UJED, 2009, p. 103-137.

[42] Alain Dugrand, Anne Vallaeys, *op. cit*., p. 316.

[43] Javier Pérez Siller, *op. cit*., p. 107.

[44] Si, au fil du temps, les Barcelonnettes vont représenter jusqu'à 80 % des Français installés au Mexique, il convient de signaler que, par extension, tous les compatriotes s'adonnant au commerce du textile, quelle que soit leur région d'origine, vont recevoir cette appellation.

écoulent rapidement leur production pour des sommes très élevées. De même, l'intervention militaire de la France au Mexique à partir de 1862, lorsque Napoléon III entend faire du pays un protectorat français, profite amplement aux Ubayens qui tirent de nouveaux bénéfices de la vente de leurs tissus aux troupes. L'ouverture d'une ligne maritime entre Saint-Nazaire et Veracruz en 1863 et le développement des chemins de fer réduisent, par ailleurs, les coûts de transport et facilitent l'approvisionnement direct en France sans passer par des grossistes allemands, d'autant que la victoire prussienne lors de la guerre de 1870-1871 exacerbe les rancœurs et le sentiment patriotique des Barcelonnettes.

De leur côté, les Corses abandonnent également leur île pour des motifs économiques. Face à la pression démographique, aux lois douanières du début du XIXe siècle qui leur sont défavorables, à la concurrence des gros bateaux à voile, puis à vapeur, aux maladies de la vigne comme le phylloxéra, beaucoup de jeunes hommes du Nord sont tentés par l'aventure américaine, d'autant que, si l'on prend l'exemple de Porto Rico, l'Espagne entend favoriser l'arrivée de migrants entre 1815 et 1836 afin de développer son territoire colonial. Des terres sont ainsi offertes aux nouveaux arrivants. Les activités des Corses sont plus diversifiées que celles des Barcelonnettes. Si beaucoup s'occupent d'exploiter des plantations agricoles (café, canne à sucre, cacao, notamment) ou forestières (hévéas, bois tropicaux), d'élever des bovins, les migrants sont parfois boulangers, architectes, artisans, commerçants ou industriels. Dans le roman de Jeanne Tomasini, *Don Paolo. Un Corse aux Amériques*, le départ du jeune Paul Biaggini n'est pas le fruit de contraintes économiques mais d'un ennui profond dans le couvent où son père l'a abandonné dix ans plus tôt et d'un irrépressible besoin d'aventure : « Paul vivait des moments d'exaltation enthousiaste. Enfin ! Il se sentait exister. Il avait brisé les entraves qui l'attachaient à la fatalité d'un lieu, d'une origine. Il avait tant rêvé de cet envol et voilà que cela devenait une réalité ! Le visage fouetté par le vent du large, il leva la tête, regarda les voiles gonflées qui l'emportaient vers l'inconnu, vers un autre destin. Quelle jouissance ! »[45] ; « L'attrait de l'inconnu abolissait chez lui tout sens critique. Sa curiosité aiguisée, il n'avait qu'un désir : atteindre l'inaccessible. Au-delà de la pourriture, il respirait le parfum enivrant de l'aventure et y puisait le courage de supporter la réalité présente »[46]. Petru Santu, le frère du protagoniste, pourtant à l'origine du départ de Paul, ne goûte pas le même plaisir : « Ce nouveau départ, cet éloignement, il les ressentait comme une rupture. L'espoir d'un retour lui paraissait bien mince. Sa vie se partageait en deux. Adieu la Corse et ses rivages paisibles, la vie simple du village ! […] Quelques jours plus tard, il avoua à Paul, qu'à l'instant où le trois-mâts avait levé l'ancre, il avait reçu : *Una stilittata a su cuoreretur* »[47] [Un coup de stylet en plein cœur].

1.3 Au cœur d'une époque mouvementée : le Venezuela et le Mexique

Au-delà du récit du parcours de Paul Biaggini, *Don Paolo. Un Corse aux Amériques* retrace les tumultes de l'histoire vénézuélienne durant les premières décennies du XIXe siècle, c'est-à-dire la période des indépendances où les futures nations hispano-américaines s'affranchissent les unes après les autres de la tutelle de l'Espagne. Quatre principaux personnages historiques apparaissent dans les lignes du roman :

[45] Jeanne Tomasini, *Don Paolo. Un Corse aux Amériques*, Paris, Little Big Man, 2005, p. 54-55.
[46] *Id.*, p. 70.
[47] *Id.*, p. 55.

1) Francisco Miranda (1750-1816). Ce fils de commerçants espagnols, brillant étudiant, grand voyageur et connaisseur de la France et de la Grande-Bretagne, a tenté de soulever les populations dès 1805, sans succès. Sa seconde tentative, un an plus tard, s'est également soldée par un échec. En 1810, le capitaine général de Caracas est démis de ses fonctions par une junte de gouvernement, remplacée quelques mois plus tard par un premier triumvirat exécutif (1811-1812), puis un second (1812). L'indépendance est finalement proclamée le 5 juillet 1811 par l'assemblée. Face à l'avancée des troupes fidèles au maintien de Caracas sous le joug espagnol, le pouvoir est transféré à Francisco de Miranda. Au pouvoir pendant trois mois à partir du 26 avril 1812, il est finalement vaincu par les troupes royalistes menées par le général Domingo de Monteverde. Il est exilé en Espagne et meurt dans sa prison de Cadix, le 14 juillet 1816. Dans le roman, don Miguel, le père de Dolores et beau-père de Paul, s'oppose à Miranda :

> Rien d'étonnant qu'en 1806, au premier coup de main de Miranda, il [don Miguel] en ait été offusqué et que, quatre ans plus tard, après qu'une junte insurrectionnelle eut déposé le gouvernement de Caracas et proclamé l'indépendance, il ait réagi violemment. Armant ses domestiques et ses llaneros, il prit leur tête et rejoignit les forces fidèles à l'Espagne, les soutint financièrement, mena la vie dure aux insurgés, contribua largement à leur défaite.
>
> Si Miranda, livré aux Espagnols par son lieutenant Bolívar, alla terminer ses jours dans un cachot de Cadix où il vécut assez de temps pour méditer amèrement sur la précarité des victoires et la fragilité des alliances, Don Miguel en est responsable pour une bonne part[48].

2) Simón Bolívar (1783-1830). Né à Caracas en 1783, ce fils de l'aristocratie espagnole, éduqué en partie en Espagne et en France, est un fervent soutien de Francisco de Miranda dont il contribue au retour. Après la victoire des troupes royalistes, il s'exile à Carthagène des Indes en Colombie où il participe au processus indépendantiste avant de recruter des hommes et d'amasser des armes pour reprendre le Venezuela. Au terme d'une campagne qualifiée d'« admirable » durant laquelle il se montre sans pitié envers les « Espagnols », c'est-à-dire toute personne soutenant le maintien du Venezuela au sein de l'empire, il entre en triomphe à Caracas le 6 août 1813. Il y instaure une deuxième République qu'il dirige. La paix n'est pourtant pas encore de mise dans la région car, quelques mois plus tard, le 3 février 1814, José Tomás Boves, chef militaire combattant pour les royalistes, se soulève contre lui. Après une série de victoires et de défaites entre les deux camps, José Tomás Boves finit par l'emporter et entre victorieux à Caracas en juillet 1814. Battu, Simón Bolívar retourne en Nouvelle-Grenade avant de partir pour les îles de la Jamaïque et d'Haïti.

Quelques années plus tard, il reprend les armes et remporte une victoire décisive, en août 1819, qui lui ouvre les portes de Bogota. Partisan de l'union de toutes les régions hispano-américaines en une seule grande nation, il concrétise une partie de son rêve en parvenant à fusionner, dès 1819, le Venezuela, la Colombie et le Panama, auxquels s'adjoint l'Équateur à partir de 1822, quand la ville de Quito est libérée. Laissant à son vice-président le soin de gouverner, Simón Bolívar repart en campagne pour participer à la conquête du Pérou. Malgré une déclaration d'indépendance lancée en 1821 après l'entrée dans Lima de José de San Martín, le pays n'est pas totalement pacifié en raison de la résistance espagnole et de la division des Créoles. Simón Bolívar et José Antonio de Sucre finissent par écraser définitivement les Espagnols, le premier lors de la bataille de Junín (août 1824), le second à

[48] Jeanne Tomasini, *op. cit.*, p. 162.

Ayachucho (décembre 1824). Simón Bolívar et José Antonio de Sucre poursuivent alors le combat dans les provinces du Haut-Pérou (actuelle Bolivie) qui tombent en 1825. Sucre prend la présidence de ce nouveau pays. À la même époque, Simón Bolívar poursuit ses efforts pour unir les nouveaux pays au sein d'une seule nation, capable de peser au niveau international. Voyant, au contraire, que les grands ensembles prennent le chemin inverse – la Grande Colombie n'existe que dix ans, de 1821 à 1831 –, il se retire définitivement de la vie politique, en 1830, avant de s'éteindre sur le chemin de l'exil à la fin de cette même année.

Le roman de Jeanne Tomasini évoque le rêve frustré de Simón Bolívar d'unir les pays hispano-américains dans un grand ensemble, capable de peser sur la scène internationale :

> Bolívar, le héros romantique, venait à peine d'entreprendre la réalisation de son vieux rêve : unir les États libérés, que, déjà, il devait déchanter. De chutes en rechutes, le pays devait entrer dans une ère de violences. Pour l'heure, Caracas pavoisait aux couleurs de la Grande-Colombie. Bolívar venait de remporter la bataille de Carabobo sur les Espagnols[49].
>
> […] Ces dix dernières années avaient été terribles pour la Grande-Colombie. À peine ce nouvel État fédéré balbutiait-il que, déjà, il agonisait. Au congrès de Panamá, Bolívar, avait tenté de regrouper les nouveaux États libérés de la domination espagnole mais, très vite, les particularismes des provinces étaient apparus. Les diverses ethnies se déchiraient entre elles. Des chefs ambitieux, cruels, impitoyables prenaient la tête d'une bande d'hommes primitifs, intrépides, pillards et, au nom de la libération ou, inversement, de l'Espagne, se faisaient, entre eux, une guerre sans merci. Ces combats ne pouvaient engendrer que la haine. Elle fut implacable. Le pays vivait dans la confusion et l'anarchie[50].

3) José Antonio Páez (1790-1873). Métis originaire des grandes plaines d'élevage du futur Venezuela, il rejoint Simón Bolívar en 1810 dans sa lutte contre l'Espagne et obtient avec lui de nombreux succès militaires comme à Carabobo en 1821 et à Puerto Cabello en 1823. N'appréciant pas le principe de la Grande-Colombie, il finit par s'opposer à son mentor et à prendre la tête du pays en 1830, une fonction qu'il occupe jusqu'en 1835, puis de 1839 à 1843, exerçant jusqu'à la fin des années 1840 un fort contrôle sur le Venezuela. En 1861, il revient au pouvoir par un coup d'État et instaure un régime répressif et dictatorial pendant deux ans. *Don Paolo. Un Corse aux Amériques* revient brièvement sur les victoires du leader militaire, sur sa trahison, puis sa dérive autoritaire :

> Páez – un métis, ancien dompteur de chevaux – avait mené, aux côtés de Bolivar, une lutte acharnée contre les féroces llaneros, les avait taillés en pièces. Il enrôla les survivants dans l'armée républicaine dans le but de se débarrasser des troupes espagnoles.
>
> Tandis que Bolívar guerroyait dans les Andes, Páez profita de cette absence pour prendre le pouvoir et déclarer le Venezuela indépendant de la Grande-Colombie. Il ouvrait ainsi la voie aux caudillos, ces dictateurs, ces tyrans qui devaient gouverner dans la terreur, écrire dans le sang les pages les plus cruelles de l'histoire du Venezuela[51].
>
> […] Il savait la chose improbable. Le dictateur [Páez], bien gardé, ne se laissait plus approcher depuis qu'il avait fait assassiner Sucre, le lieutenant de Bolívar, auquel ce dernier avait donné ordre de déposer Páez l'usurpateur et de reprendre le gouvernement[52].

---

[49] Jeanne Tomasini, *op. cit.*, p. 157.
[50] *Id.*, p. 206.
[51] *Id.*, p. 206-207.
[52] *Id.*, p. 219.

4) José Tadeo Monagas Burgos (1784-1868). Ancien héros des guerres d'indépendance, il devient président de la république vénézuélienne entre 1847 et 1851, puis entre 1855 et 1858, tout en gardant une forte influence politique jusqu'en 1864. Partisan puis ferme opposant à José Antonio Páez, il dirige le pays d'une main de fer. Le narrateur du roman de Jeanne Tomasini s'appesantit surtout sur la répression contre les partisans de l'ancien chef d'État :

> L'Espagne s'était enfin résolue à reconnaître l'indépendance du Venezuela et Páez, qui comptait se sauver à coups d'exécutions, ne faisait que hâter sa chute. Il ne tarda pas à être renversé par un de des chefs de bande, José Tadeo Monegas [sic], un sang-mêlé qui inaugura rapidement un régime de terreur.
>
> Il déléguait des soldats pour châtier les villages rebelles soudoyés par Páez, faisait une chasse impitoyable aux aristocrates en s'appuyant sur la classe des déshérités, force incontrôlable. C'est ainsi qu'il acquit très vite une réputation de tyran. Le seul nom de Monegas [sic] inspirait la crainte, donnait des cauchemars. Les espions abondaient, les délateurs aussi. Chacun se sentait traqué, à la merci d'une dénonciation[53].

Les années 1910 mettent un terme à l'âge d'or des migrations des Barcelonnettes au Mexique. Deux facteurs expliquent cette situation : la Révolution mexicaine et la Première Guerre mondiale.

À l'origine de la Révolution qui ensanglante le Mexique à partir de 1910, se trouvent plusieurs problèmes dont les principaux sont d'ordre politique et agraire. Depuis novembre 1876, presque sans interruption, un seul homme dirige le Mexique : le général Porfirio Díaz. Ce Métis, ancien héros de la guerre contre les Français et Maximilien de Habsbourg entre 1864 et 1867, est un parfait modèle de dictateur libéral. On lui doit ainsi la modernisation du Mexique avec l'aide de technocrates influencés par le positivisme[54] et une stabilité politique qui favorise l'attrait de capitaux étrangers et un remarquable essor économique (2,7 % en moyenne de 1877 à 1911). Si l'économie se modernise sous sa présidence, il n'en va pas de même du système politique. Des amendements à la Constitution de 1857 finissent, en effet, par rendre possible la réélection infinie de Porfirio Díaz, fin tacticien politique qui sait user à sa guise des clans gravitant autour de lui et profiter d'un réseau étendu d'alliances fidèles (fonctionnaires, militaires, bourgeoisie, capitalistes étrangers) qui ont tout intérêt à le soutenir. Outre le problème politique, le Mexique doit faire face à un grave problème agraire. Depuis le milieu des années 1850, les terres en friches (les *baldíos*) ainsi que les anciennes propriétés communales, connues sous le nom de *ejidos*, connaissent un processus de déstructuration au profit des *haciendas*, une exploitation agricole de grande dimension. L'idéologie libérale au pouvoir considère que la propriété communautaire décourage l'esprit d'entreprise et entend donc stimuler la propriété individuelle. Ce processus s'intensifie durant le Porfiriat. Entre 1889 et 1893, dix millions d'hectares passent des communautés aux *haciendas*. Ces mesures génèrent de nombreuses conséquences néfastes pour une grande partie de la population. De nombreuses communautés paysannes ou de petits propriétaires, souvent indiens, se voient ainsi dépossédés de leurs terres car ils ne peuvent pas fournir des titres de propriétés légaux,

[53] Jeanne Tomasini, *op. cit.*, p. 232.

[54] Il s'agit d'un mouvement développé par Auguste Comte, très à la mode entre 1830 et 1910 parmi les membres de la bourgeoisie libérale et de l'intelligentsia, qui donne la primauté à ce qui est tangible, utile, qui va dans le sens du progrès scientifique. Pour y parvenir, l'idée d'un pouvoir fort est soutenue par les élites. L'expression positiviste « Ordre et progrès » résume bien les objectifs de cette doctrine.

disparus depuis l'époque coloniale. Cela entraîne d'autant plus de ressentiment qu'ils sont condamnés à servir de main-d'œuvre bon marché pour quelques grands *hacendados*, dont certains sont étrangers grâce à l'abrogation, en 1884, du code minier qui fait de l'État le propriétaire des ressources du sol et du sous-sol. Le bilan de ce processus à la veille de la Révolution révèle de criantes inégalités : mille propriétaires possèdent les deux tiers des terres arables et emploient trois millions de *peones* ou travailleurs agricoles. La nouvelle candidature de Porfirio Díaz à l'élection présidentielle et le ressentiment des paysans dépossédés sont deux éléments clés du déclenchement de la Révolution mexicaine en 1910. Il faut y ajouter d'autres facteurs comme de mauvaises récoltes en raison de vagues successives de sécheresse et de gel ainsi que la crise financière de 1907 aux États-Unis qui, au Mexique, entraîne une contraction des exportations. Tous ces éléments provoquent une baisse des salaires (ceux liés à l'agriculture diminuent de 17 % entre 1895 et 1910) et l'explosion des prix (de 1900 à 1910, le prix des aliments augmente de 20 %). Le déclenchement de la Révolution et la chute de Porfirio Díaz plongent le pays dans une période chaotique qui va durer une décennie et mettre à mal les affaires des Barcelonnettes.

Le déclenchement de la Première Guerre mondiale en 1914 est l'autre événement qui tarie l'immigration bas-alpine. Non seulement les hommes restés dans la vallée de l'Ubaye sont mobilisés pour aller combattre mais, dans un élan patriotique intense, près d'un tiers des jeunes membres de la colonie mexicaine, soit environ 1 800 personnes, se porte candidat pour rentrer en France et partir sur le front. Entre 200 et 300 d'entre eux périssent au combat, privant les entreprises barcelonnettes d'une main d'œuvre qualifiée. Par la suite, à partir de 1931, les conditions d'entrée dans le pays se font plus strictes : il faut justifier d'un capital important (120 000 francs de l'époque) et l'investir dans une entreprise mexicaine. Selon Maurice Proal et Pierre Martin Charpenel[55], le dernier Barcelonnette à partir en 1955 serait un certain Jean Jaubert qui serait allé rejoindre un oncle pour travailler dans la magasin *El Puerto de Liverpool* (Le Port de Liverpool) de Morelia (au nord-ouest de Mexico).

1.4 La présence des femmes

Dans son récit de voyage, l'ancien Barcelonnette Émile Chabrand relate que « [l]es Français des deux sexes sont nombreux au Mexique »[56]. En effet, si le portrait-type du migrant est un jeune homme de moins de 25 ans, les femmes ubayennes ne manquent pas au Mexique, soit parce qu'elles rejoignent un frère, un fiancé ou un époux, soit, à l'instar d'Élisa et Virginie Fortoul, originaires de Jausiers, les premières à s'expatrier en 1848, parce qu'elles décident également de se lancer dans le commerce. Cette seconde situation reste, cependant, exceptionnelle. Louise Grouès, tante de l'Abbé Pierre, fait partie de la première catégorie des femmes qui gagnent le Mexique, précisément Saltillo (au nord du pays, près de Monterrey). Née le 24 octobre 1868 à Lyon d'un père ubayen, elle rejoint le Mexique en 1895 où l'attend son frère Antoine, parti en 1888 pour travailler dans le commerce avec leur oncle Félicien. Sur place, sa famille l'oblige à se marier avec un riche négociant natif de la vallée de l'Ubaye, Paul Jacques, de dix-huit ans son aîné. La première fille du couple, Paule Rose Joséphine, naît en novembre 1898 à Mexico, tandis que la seconde, Louise « Lilly » Noémie Madeleine

[55] Maurice Proal, Pierre Martin Charpenel, *op. cit.*, p. 80.
[56] Émile Chabrand, *Le tour du monde d'un Barcelonnette (1882-1883)*, Paris, Ginkgo Éditeur, Musée de la Vallée, 2008, p. 239.

Antoinette voit le jour deux ans plus tard en France, que les Grouès viennent de rejoindre provisoirement avant un nouveau séjour au Mexique entre 1901 et 1904. Le mariage arrangé ne fonctionne pas et le féminisme, les goûts littéraires et l'attitude de Louise ne plaisent guère à son mari au point que, le temps passant et l'option du divorce écartée, il décide de se suicider le 5 mars 1914 avec son révolver. Son corps est enterré à Saint-Paul dans la vallée de l'Ubaye dans une tombe sur laquelle Louise Grouès fait graver un poème pour son défunt époux[57] :

> À mon mari.
> Près des flambeaux givrés des mélèzes sonores,
> Ami, tu viens dormir avant moi sur le seuil
> Où nos pères chantaient l'hymne divin qui dore
> D'un espoir d'infini nos fronts voilés de deuil.
> Tu viens seul aujourd'hui me préparer la place
> Où ton cœur m'offre encore un refuge ici bas,
> Où nous partagerons la prière et la grâce
> Que la maison de Dieu répand sur le trépas.
> Puisse ta noble vie obtenir la demeure
> Des Justes à ton âme et que ma dernière heure.
> Rejoigne en toi l'élu recueillant sous la croix
> Nos derniers vœux humains, mon plus grand cri de foi[58].

Veuve, Louise Grouès retourne au Mexique en octobre 1914 avec ses filles afin de solder les affaires de son mari. Elle peut alors compter sur le soutien de la communauté lors de ses difficiles démarches auprès des gestionnaires et de l'administration mexicaine. Elle mène une vie plutôt agréable pendant ses deux nouvelles années dans le pays, d'autant qu'elle tombe amoureuse d'un homme d'affaires, Georges Bessarabo, qu'elle épouse rapidement le 25 décembre 1915. Le nouveau couple rentre à Paris à la fin de l'année 1916.

2. Rendez-vous avec le succès

2.1 L'ambition

Plusieurs raisons expliquent le succès des Barcelonnettes au Mexique. Il s'agit, tout d'abord, de jeunes gens forts instruits. Dans *Loupita. Mœurs mexicaines*, le personnage de France le souligne d'ailleurs face à son interlocuteur : « Ils sont des plus lettrés et des plus intelligents de la colonie »[59]. En effet, la vallée de l'Ubaye se caractérise par un taux d'alphabétisation exceptionnellement élevé par rapport aux cantons voisins (environ 90 %) qui s'explique notamment par les conditions de vie difficiles obligeant les jeunes Ubayens à ne pas se cantonner dans les activités traditionnelles de la ferme mais à se montrer entreprenants, astucieux, audacieux. Beaucoup deviennent colporteurs et ont donc l'occasion de s'expatrier pendant de longs mois et de découvrir le pays. Cet esprit d'aventure, nécessaire

[57] Sur la vie de Louise Grouès, se reporter à Luce Van Torre, *Louise Grouès. Tout le ciel bleu – Tout le ciel noir (1868-1931)*, Gap, Éditions Les Autanes, 2015.
[58] *Id.*, p. 180.
[59] Louise Grouès [Héra Mirtel], *L'illusion mexicaine. Loupita & autres textes*, Gap, Éditions Les Autanes, 2015, p. 118.

à des jeunes gens vivant dans une région d'abord sauvage, va se prolonger naturellement au Mexique.

Dans le roman de Jeanne Tomasini, *Don Paolo. Un Corse aux Amériques*, outre le caractère aventureux de Paul, la clé du succès du personnage provient d'une ambition sans failles propre aux « transclasses ». Ce terme, créé par Chantal Jaquet à l'occasion de l'écriture de son essai *Les transclasses ou la non-reproduction*, désigne les personnes en situation de mobilité sociale, autrement qualifiées de « transfuges de classe ». Étant donné que cette dernière expression possède une connotation péjorative en lien avec l'idée de traîtrise et qu'elle ne semble faire référence qu'aux changements vers le haut de la hiérarchie sociale en omettant l'existence des déclassements, la philosophe préfère parler tout simplement de « transclasses » : « Le préfixe "trans", ici, ne marque pas le dépassement ou l'élévation, mais le mouvement de transition, du passage de l'autre côté. Il est à prendre comme synonyme du mot latin *trans*, qui signifie "de l'autre côté", et il décrit le transit entre deux classes »[60]. Paul est issu d'« une famille obscure, vivant du labeur et dans la pauvreté »[61], une situation qui ne semble pas trouver grâce aux yeux du personnage en raison de leur manque d'ambition : « Anna et Jacques Biaggini : deux noms que la postérité ne retiendra pas. Attelés à l'obscure et harassante tâche d'élever leurs enfants, ils n'ont rien accompli de remarquable »[62]. Paul va tout faire pour surpasser ce déterminisme social qui l'oppresse. De petit commis dans un bordel de Caracas tenu par son compatriote Luccioni, il devient « un digne représentant du gratin vénézuélien »[63], propriétaire de « dix mille cent bovidés, cinq cents chevaux, quatre cent douze âmes sans compter les esclaves des terres chaudes qui n'étaient pas sous sa responsabilité directe »[64]. Si son mariage avec Dolores, la fille d'un riche propriétaire terrien, n'est pas pour rien dans son ascension – ne dit-il pas qu' « [i]l la voulait voracement pour ce qu'elle représentait : la beauté, l'argent, le rang, la puissance » ? [65] –, tout le roman démontre, cependant, que le travail acharné de Paul reste la raison première de sa mobilité sociale ascendante :

> […] avec acharnement, avec ténacité, il avait su conserver et même faire fructifier l'héritage de sa femme en se rendant maître d'immenses terres nouvelles. Et c'était vrai. Morceau par morceau, il avait augmenté ce patrimoine de plaines, de forêts, de collines, de villages. Il avait acheté à vil prix la totalité des terres arables aux Jésuites, appauvris par les guerres et rappelés en 1843[66].
>
> […] Il est vrai, qu'échoué dans les llanos, il s'y était taillé une place avantageuse par le biais d'une union inespérée, mais aussi, par une poursuite persévérante, en dépit des embûches, des trahisons, des échecs, il avait transformé son rêve en réalité. "Je les ai tous vaincus !"[67].

Selon Vincent de Gaulejac dans son essai intitulé *La névrose de classe. Trajectoire et conflits d'identité*, cette nouvelle situation sociale « aboutit généralement à une rupture dans la famille entre ceux qui restent dans leur milieu d'origine et ceux qui sont en promotion »[68].

---

[60] Chantal Jaquet, *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, PUF, 2015, p. 13-14.
[61] Jeanne Tomasini, *op. cit*., p. 184.
[62] *Id*., p. 32.
[63] *Id*., p. 12.
[64] *Id*., p. 17.
[65] *Id*., p. 180.
[66] *Id*., p. 16.
[67] *Id*., p. 22-23.
[68] Vincent de Gaulejac, *La névrose de classe. Trajectoire et conflits d'identité*, Paris, Éditions Payot, 2016, p. 98.

Le sociologue français a raison, bien que je préfère parler de *séparation* plutôt que de *rupture* car la portée sémantique de ce dernier terme implique, me semble-t-il, davantage de violence et d'intentionnalité. Les personnes en ascension sociale ont beau ne pas souhaiter cette séparation d'avec leur milieu originel – ce n'est pas le cas de Paul dans le roman de Jeanne Tomasini dont il est dit qu'il a « renié sa Corse natale »[69] –, elle se produit inévitablement par le simple décalage issu de l'incorporation d'un nouveau langage, de nouveaux gestes, de nouvelles attitudes, etc. La mobilité sociale ascendante s'accompagne souvent de souffrances qui proviennent non seulement de la confrontation avec les habitus des membres des classes supérieures mais aussi, parfois, du mépris qu'elles ressentent envers les nouveaux arrivants comme il ressort dans le roman de Jeanne Tomasini – « Don Paolo sait qu'il n'a jamais été accepté véritablement par cette élite. "Je me suis imposé et ils ont fait semblant de me considérer comme un des leurs. L'apanage de la naissance ne cède jamais le pas aux fortunes nouvellement acquises. À leurs yeux, je reste un parvenu, un immigrant, un élément étranger qui a eu l'audace de devenir aussi riche qu'eux et dont ils aimeraient voir la chute avec un immense plaisir." »[70] – ou bien du sentiment d'illégitimité ou d'imposture étreignant les transclasses.

2.2 Une grande solidarité

Le coûteux billet aller du Barcelonnette est souvent payé par le directeur de l'entreprise dans laquelle il va travailler à son arrivée. Ainsi, le jeune homme se retrouve couvert d'une dette qu'il va devoir rembourser au prix de beaucoup d'efforts. Logé et nourri au sein même des magasins, contrôlé dans ses déplacements, il commence au bas de l'échelle, peu ou mal payé, comme manutentionnaire, balayeur, gardien, puis, quelques mois ou années plus tard, il a la possibilité en fonction de ses capacités de se charger de la vente autour du célèbre *mostrador* des premiers magasins, un long comptoir en bois qui donne au lieu l'apparence d'un « vaste office des douanes »[71]. Le travail dans les magasins est soutenu. Prenant l'exemple de « La Ciudad de Londres » à Guadalajara, le chercheur mexicain Sergio Valerio Ulloa[72] relate les amplitudes horaires très larges (de sept heures du matin à dix heures du soir, voire minuit lors des « soldes »), pratiquement tous les jours de l'année. Si le jeune homme a démontré son talent, sa force de travail et qu'il a gagné suffisamment d'argent, il peut investir dans un nouveau commerce de détail et appliquer à son tour les méthodes qui ont fait le succès des Barcelonnettes. Malheur aux personnes rebelles ou malhonnêtes, elles sont mises au ban de la communauté et ne peuvent retrouver du travail.

En Amérique, les Corses forment également une communauté soudée qui s'entraide volontiers. Dans *Don Paolo. Un Corse aux Amériques*, Paul et son frère Petru Santu espèrent ainsi trouver du travail chez un Corse exilé depuis longtemps à Caracas. C'est le cas lorsque Paul arrive éreinté dans la capitale vénézuélienne et demande à voir le gérant du *San Carlos* : « Luccioni était un homme chauve, à l'apparence négligée, au regard triste, au teint blafard de ceux qui vivent la nuit. Habituellement peu démonstratif, à la lecture du billet, à la vue de ce

[69] Jeanne Tomasini, *op. cit.*, p. 27.
[70] *Id.*, p. 22.
[71] Alain Dugrand, Anne Vallaeys, *op. cit.*, p. 344.
[72] Sergio Valerio Ulloa, « La Ciudad de Londres. Almacenes comerciales barcelonnettes en Guadalajara (1858-1930) », dans Juan Francisco Guzmán Ramos, dir., *Cultura, región y sociedad*, Guadalajara, Taller Editorial La Casa del Mago, 2012, p. 134.

garçon à terre, il fut bouleversé. Il le prit dans ses bras et, retrouvant les mots de sa langue natale, murmura : "*O, u me fratellu corsu ! U disgraziatu !*" »[73] [Oh, mon frère corse ! Le malheureux !] . Chez les Barcelonnettes, l'entraide semble plus intéressée et beaucoup plus rigide. Néanmoins, il faut reconnaître dans ce dernier cas l'extraordinaire puissance du collectif. Dans le roman *Les Barcelonnettes. Les jardins de l'Alameda*, le personnage de Jean Pascal s'exclame ainsi que « l'aventure barcelonnette n'était pas individuelle mais collective ; seuls, ils ne seraient rien. Ils devaient montrer que, fils d'une même famille, chacun concourait à la réussite de tous[74]. » Cette solidarité passe dès 1842 par la création d'une Société française de bienfaisance et de prévoyance, un fonds destiné à venir en aide aux immigrés en difficulté financière ainsi qu'aux personnes malades. En 1860, elle s'élargit aux ressortissants suisses et belges. Il s'agit alors d'une mutuelle et, en même temps, d'une caisse d'épargne où les membres peuvent déposer leurs économies. *Les Barcelonnettes. Les jardins de l'Alameda* d'Alain Dugrand et Anne Vallaeys en relate son fonctionnement :

> L'association comprenait trois sociétés bien distinctes. Chaque associé versait une cotisation minimum de une piastre par trimestre à la société de bienfaisance qui reversait aux malheureux des secours en argent, payait le médecin et rapatriait les malchanceux à la Veracruz où un navire d'État les portait en France. Les personnes dont l'indigence était causée par une inconduite notoire et avérée n'étaient secourues que dans les cas les plus graves, ou si le conseil espérait encore en leur amendement. Leur rapatriement n'était accordé que si le bureau jugeait leur éloignement nécessaire à la sauvegarde et la bonne réputation de la colonie.
>
> On payait de surcroît deux piastres de cotisation par mois à la caisse mutuelle. En cas de maladie, le trésorier versait aux cotisants une indemnité pécuniaire en tenant compte des ressources de la caisse.
>
> Une société d'épargne, enfin, ouverte à tous les associés, acceptait des dépôts à concurrence de trois mille piastres. La caisse s'engageait à un intérêt de sept pour cent[75].

La création à Mexico d'un cimetière (1862), du Collège franco-mexicain (1860) et du Lycée français (1897) traduisent également cette préoccupation communautaire. De son côté, Louise Grouès est à l'origine de la création à Mexico d'une école française destinée aux filles. Ce projet n'a visiblement pas été facile à porter en raison du manque d'argent et des mentalités de l'époque qui considéraient que l'éducation féminine n'était pas importante. Le roman *Loupita. Mœurs mexicaines* revient sur les débuts difficiles :

> On arrivait enfin à Buena Vista. France eut un regard de satisfaction vers l'école française de filles qui occupait alors une si merveilleuse position à l'angle de la rue de ce nom et de l'avenue de San Cosme. Elle s'était passionnée jadis pour la fondation de cette œuvre. Elle se prit en pitié en souvenir des nuits sans sommeil et des journées d'agitation où l'avait jetée le doute de la réussite. Elle revécut les longs mois d'installation, les classes vides, le grand bâtiment presque désert, l'indifférence de la colonie française, prodiguant l'argent aux œuvres, mais l'argent seul, hélas, l'argent infécond et stérile en lui-même sans la volonté appliquée au but sans l'entente, sans l'adhésion de tous aux moyens qui forcent les obstacles. C'était la quête épuisante et intéressante à la fois avec l'amie dévouée, l'associée de la haute pensée qui les arrachait à leurs loisirs intelligemment remplis, en dehors des mesquineries et des futilités qui divisent les femmes. Et comme les portes s'étaient ouvertes sur des accueils suggestifs et divers ! [...] Comme cette demande d'argent, pour

[73] Jeanne Tomasini, *op. cit.*, p. 150.
[74] Alain Dugrand, Anne Vallaeys, *op. cit.*, p. 348-349.
[75] *Id.*, p. 347.

> une école de filles, avait paru étonnante à cette colonie encore imbue de préjugé qu'une génération a fait tout ce qu'elle doit pour celle qui lui succédera, quand elle s'est occupée des garçons. Certes, l'idée avait été accueillie et comprise de quelques-uns, mais la majorité était restée froide. Des objections étranges s'élevaient de la part de parents si scrupuleux sur les fréquentations de leurs enfants, qu'ils n'accorderaient leur confiance à l'établissement qu'après plusieurs années de fonctionnement. D'autres ne promettaient leur appui qu'autant que l'école resterait exclusivement ouverte à un seul sexe, à une seule race, à une seule religion[76].

Grâce au soutien de Carmen Díaz, l'épouse du Président, et des sœurs de l'Institution Saint-Joseph, des institutrices venues de Lyon, l'école finit par voir le jour à une date inconnue. Michel Leroy signale que, en 1913, l'établissement aurait compté 350 élèves et 27 sœurs[77], cependant que l'auteure elle-même, dans un article de 1911, intitulé « Au seuil de l'exil », indique que « [d]e multiples succursales du premier établissement s'épanouirent à Mexico et en province »[78]. Il faut en conclure que le projet rencontra un grand succès.

Parallèlement à leurs bonnes œuvres au Mexique, les Ubayens n'oublient pas leur chère vallée en envoyant régulièrement de l'argent à la famille restée en France ou en effectuant des dons ou des legs à la collectivité qui permettent de construire des écoles, des postes de santé, des églises, de rénover certains bâtiments, d'installer le réseau électrique, etc. Les Corses-Américains font de même. Ils investissent pour le bien-être de la population villageoise en finançant des écoles, la construction de lavoirs, de routes, d'églises, etc. À leur retour, ils participent à la vie culturelle et à la gestion communale voire fondent des établissements bancaires comme, en 1863, à Bastia, la banque Fantauzzi, du nom du « Portoricain » Ange-François Fantauzzi.

2.3 Les grands magasins

L'essor des activités commerciales des Barcelonnettes est exponentiel. De la petite dizaine d'établissements dans tout le pays en 1850, on passe à une trentaine quinze ans plus tard, puis à 110 autour des années 1890 et plus de 200 à la veille de la Révolution mexicaine. Un pas décisif est franchi à la fin du XIXe siècle lorsque Jules et Joseph Tron décident de faire édifier sur les modèles parisiens et anglo-saxons le premier grand magasin de nouveautés, c'est-à-dire destiné à l'exposition et à la vente des dernières productions de l'industrie de la mode. Dès 1888, à deux pas de la grand place de Mexico (aujourd'hui à l'angle des rues *5 de febrero* et *Venustiano Carranza*), commence la construction d'un imposant bâtiment qui, pour la première fois dans le pays, utilise une ossature en fer et en acier. Achevé en 1891 et inauguré le 1er juillet, cet édifice de 1 000 mètres carrés surprend par ses multiples innovations : outre son architecture qualifiée de « tournant […] historique pour la ville »[79], le *Palacio de hierro* (Palais de fer) offre trois étages[80], auxquels on accède par un grand escalier

[76] Louise Grouès [Héra Mirtel], *op. cit*., p. 114-115.
[77] Michel Leroy, « Louise Grouès et le Mexique », dans *L'illusion mexicaine. Loupita & autres textes*, Gap, Éditions Les Autanes, 2015, p. 25.
[78] Louise Grouès [Héra Mirtel], *op. cit*., p. 241.
[79] Cédric Chauvin, « El Palacio de Hierro. Une histoire française », dans *Le Petit Journal*, 2013 [http://www.lepetitjournal.com/mexico/communaute/136448-el-palacio-de-hierro-une-histoire-francaise] (consulté le 5 juillet 2017).
[80] Les deux derniers étages sont réservés aux employés.

ou un ascenseur, consacrés aux produits mexicains ou importés que l'on achète désormais à prix fixe ! Le narrateur de *Loupita. Mœurs mexicaines* souligne l'originalité du magasin :

> Maintenant, c'était le tournant de San Bernardo. Le monumental édifice du « Palacio de Hierro », vraie gloire de l'effort constant et intelligent des Alpins (pour les désigner comme à Paris), s'élance en face de la vieille église qui porte le nom de l'adversaire le plus fameux d'Abélard. Ici plus de tradition mexicaine. C'est le Louvre ou le Bon Marché parisien. La Française ou l'Américaine s'y retrouvent. Mais la Mexicaine qui n'a pas voyagé, celle qui tient encore à son chevalier servant, lui apportant à la même place, les parfums, les soieries, les bijoux qu'elle aime à réunir sans s'imposer la fatigue des ascenseurs à assaillir, la Mexicaine reste fidèle à ceux qui ont respecté sa chère coutume[81].

Le *Palacio de hierro* ouvre la voie à la création d'autres grands magasins. Dès 1893, Mexico peut compter sur *Las Fábricas universales* (Les Usines universelles), dirigé par un autre Bas-Alpin, Alexandre Reynaud. Là encore, l'ambiance est animée et aurait été propice au « flirt » entre clientes mexicaines et vendeurs français :

> « Las Fabricas Universales » offrait le spectacle d'un comptoir animé, derrière lequel les blonds enfants des Basses-Alpes françaises s'empressaient auprès des brunes señoritas aux yeux pleins de langueur et de promesse. Et c'était un chatoiement d'étoffes aux violentes couleurs que les petites mains dégantées des clientes froissaient avec délices. Sur ce fond changeant, les fines silhouettes se détachaient coquettes et provocantes. Les deux races demi-sœurs, très harmonieusement latines, fraternisaient amoureuses, sous le prétexte aimable des chiffons à exhiber et à choisir. C'était l'heure du flirt ; chaque élégante a son vendeur favori, elle l'attend s'il est occupé, c'est une tradition, on ne l'enfreint pas trop encore. L'heure est dangereuse entre toutes[82].

Suivent dans la capitale *El Puerto de Veracruz* (Le Port de Veracruz) en 1886 et *El Centro mercantil* (Le Centre marchand) en 1899, transformé en 1968 en un hôtel prestigieux. À Puebla, grande ville à une centaine de kilomètres au sud de Mexico, se dresse *La Ciudad de Mexico* (La Ville de Mexico), qui s'inspire de l'architecture de La Samaritaine à Paris. D'autres établissements fondés antérieurement s'adaptent à l'air du temps comme, à Mexico, *El Puerto de Liverpool* (Le Port de Liverpool) ou, à Guadalajara, *La Ciudad de Londres* (La Ville de Londres) et *Las Fábricas de Francia* (Les Usines de France)[83].

Le roman historique *Les Barcelonnettes. Les jardins de l'Alameda* d'Alain Dugrand et Anne Vallaeys montre parfaitement les étapes et le développement du commerce du tissu à travers les personnages fictifs de Pierre Arnaud puis de son successeur Jean Pascal. Quand il arrive à Mexico, le premier décrit le magasin d'Arthuis, un Français installé depuis quelques années dans la capitale, comme un simple « étal », un « antre », un « placard infâme », un « trou » : la comparaison avec un « chicot », l'insistance sur la pénombre du local, l'accumulation des marchandises en un « fatras », l'épaisseur des toiles démodées, etc., sont

---

[81] Louise Grouès [Héra Mirtel], *op. cit*., .p. 76.
[82] *Id.*, p. 74.
[83] Sur les grands-magasins des Bas-Alpins, lire Hélène Homps-Brousse, dir., *L'aventure architecturale des émigrants barcelonnettes. France-Mexique*, Barcelonnette, Somogy éditions d'art, Musée de la Vallée, 2013 ; Sergio Valerio Ulloa , « Almacenes comerciales franceses en Guadalajara, México (1850-1930) », dans *América Latina en la historia económica*, vol. 23, n° 1, 2016, p. 68-89 ; et Hélène Homps, « Les références culturelles des émigrants mexicains de la vallée de Barcelonnette : du grand magasin à la villa », dans *In Situ. Revue des patrimoines*, n° 4, 2004 [https://insitu.revues.org/2236] (consulté le 5 juillet 2017).

autant d'éléments qui concourent à brosser un tableau extrêmement négatif du commerce[84]. Pourtant, le jeune homme, un « dur à cuire » comme tous ceux de sa région, ne se laisse pas décourager et, reprenant son premier métier, celui de colporteur, décide de parcourir le pays avec ses tissus :

> Pendant que les détaillants de la capitale attendent le client sur leur séant, moi, je vais au-devant, avec mes marchandises. Une solide charrette, un train de jeunes mules et une paire de pistolets suffisent. Et le bénéfice est gras, les villes et les villages autour des haciendas et des mines sont dépourvus de tout. J'en profite aussi pour recenser et acquérir des babioles sur le chemin du retour. À Mexico, tout se vend[85].

Le succès est tel que, au bout de quelques années, Pierre Arnaud et son associé Arthuis peuvent ouvrir un nouveau et spacieux magasin (Les sept portes) qui innove tant dans la pratique commerciale à travers « des étiquettes portant les prix de chaque étoffe »[86] que dans la présentation des tissus[87]. L'enthousiasme, l'allant et le talent commercial du personnage constituent également les clés de sa réussite :

> Poli et courtois avec les meilleures dames, bon garçon avec les marchandeurs, l'œil aux aguets et le sourire aux lèvres, Arnaud avait un mot pour chacune.
>
> […] Il servait les uns, prônait la patience aux autres, vérifiait les piastres douteuses et en tournemain engouffrait l'argent dans le tiroir, sous la banque. Vigilant, sur le qui-vive, il happait les phrases, jaugeait les émotions, précédait les désirs. Il guettait les leperos, en saisissant un au collet alors qu'il « étouffait » sous sa couverture grise un coupon qu'il n'avait pas payé. Posément, sûrement, Arthuis mesurait, coupait, filait, déchirait, pliait les étoffes, établissait les comptes en deux coups de crayon sur un chiffon de papier ou sur l'étoffe elle-même. Calmement, il évoluait dans cette volière. Quand l'affluence s'éclaircissait, il redressait un rayon, réordonnait un étalage[88].

Quelques années plus tard, « Les sept portes » doit s'adapter à l'air du temps et Jean Pascal suggère d'« établir dans d'autres villes de la république des comptoirs »[89]. L'idée est de développer la notoriété de leur magasin et d'asseoir leur suprématie commerciale avec l'aide de compagnons barcelonnettes. Une fois encore, la stratégie fonctionne comme en témoigne l'accumulation des tissus que propose désormais l'ancienne boutique de Pierre Arnaud, rentré depuis au pays :

> Toutes les étoffes d'Europe étaient accumulées dans des rayons tapissant les murs jusqu'au plafond. Des étiquettes de toile collées, piquées sur chaque échantillon, portaient inscrits à l'encre noire le prix et la provenance des marchandises. Un des murs était couvert de tissus mixtes, comme les siamoises richement ouvragées, les brocadelles bigarrées et tissées d'or, les damas demi-soie à fleurs blanches ; il y avait toutes sortes d'étoffes aux noms étranges, l'alpaca, la balzoline, la brillantine, le calamenco, le baïpour, l'alépine, le bural ou l'escot. Toutes les catégories de bouffantes, laines fines, fortes ou croisées, en provenance d'Angleterre, de Hollande, mais aussi

[84] Alain Dugrand, Anne Vallaeys, *op. cit*., p. 98.
[85] *Id*., p. 118.
[86] *Id*., p. 146.
[87] *Id.*, p. 147 ; « Tout le bas des étagères était fermé par des tiroirs contenant des soieries et les articles délicats, indiennes et percales s'alignaient sur l'étagère du dessus, à un mètre du sol ; mousselines et lainages occupaient les autres rayons ».
[88] *Id.*, p. 148.
[89] *Id.*, p. 261.

> d'Amiens, de Roubaix ou de Beauvais, étaient estompées par l'illumination des rouges coquelicots, des noirs du ciel, des gris cendrés, des verts incomparables, toutes les variétés de cotons, de percales, de casimirs et de calicots, ce « vêtement de l'univers », comme on le surnommait tant il était abondant et commode, tant il se prêtait à toutes les volontés, à toutes les fantaisies, à tous les besoins. Plus loin, c'était les grandes spécialités parisiennes, les broderies et dentelles noires, d'or ou d'argent, les marlis et blondes, gazes brochées, soufflées, gaufrées ou imprimées, et les cartons de passementeries proprement dites, cordons, cordonnets, ganses, tresses, ceintures, lacets. Enfin, en retrait, les soieries que les hommes fabriquaient aux quatre coins du monde brillaient de lueurs mystérieuses, de reflets de Chine, d'Inde et d'Arménie. Au fond de cette caverne, la réserve était envahie de caisses et de ballots qui attendaient leurs charroies pour Guadalajara, San Luis Potosi et Puebla[90].

2.4 Les secteurs industriel et bancaire

Parallèlement à la vente et à l'importation de textiles qui demeurent leur activité principale et suite, notamment, à l'obligation faite à partir de 1889 de faire travailler la population locale, les Barcelonnettes vont s'orienter vers les activités industrielles afin de faire fabriquer leurs produits *in situ* jusqu'à posséder, au début du XXe siècle, près de 70 % des usines textiles du pays. C'est ainsi que naissent, par exemple, deux entreprises sises dans l'État oriental de Veracruz : la Compagnie industrielle de Veracruz S. A. à Santa Rosa, qui compte jusqu'à 2 500 ouvriers, ou bien la Compagnie industrielle d'Orizaba à Río Blanco qui emploie 10 000 personnes. C'est dans cette entreprise que se produit une grève importante, le 7 janvier 1907, qui se solde par la mort de plusieurs centaines de personnes. Réclamant des salaires plus élevés et un meilleur traitement, les ouvriers refusent de travailler et, suite à la mort d'un des leurs, l'armée appelée en renfort par la direction de l'établissement se laisse entraîner dans une véritable chasse à l'homme. Les Barcelonnettes étendent également leur empire dans le secteur financier en entrant notamment dans les conseils d'administration de nombreuses banques.

2.5 Les mariages

Peu de Barcelonnettes se marient avec des Mexicaines. Leur système très paternaliste voit, d'ailleurs, d'un mauvais œil toute relation sentimentale car elle éloigne les jeunes hommes de leur objectif de rentabilité. Plusieurs raisons expliquent le nombre réduit de mariages entre Français et Mexicaines. Tout d'abord, la plupart des immigrés caressent le désir de rentrer un jour dans la vallée et, dans les mentalités de l'époque, une épouse mexicaine scelle une descendance sur le territoire américain. Le retour devient plus difficile. Mais la raison principale tient au repli identitaire de la communauté. Les Ubayens se voient tacitement contraints de se marier avec des Françaises ou, mieux encore, avec des jeunes femmes issues de la même région qu'eux. Seuls les membres les plus importants et riches ou, au contraire, ceux qui ont perdu tout espoir de rentrer un jour dans leur patrie, s'affranchissent de cette obligation et fondent des familles mixtes au Mexique.

[90] Alain Dugrand, Anne Vallaeys, *op. cit.*, p. 344-345.

3. Le retour des expatriés

3.1 Les villas mexicaines et les *palazzi* des Américains

Peu de Barcelonnettes vont rentrer dans la vallée de l'Ubaye. On estime leur nombre à 10 %, soit environ 500 personnes. Ce sont principalement des émigrants qui ont fait fortune outre-Atlantique dans l'industrie textile et le négoce et qui souhaitent retrouver leurs racines. À partir de la fin des années 1870 et jusqu'aux années 1930 principalement[91], une cinquantaine d'entre eux, désireux d'afficher leur richesse, font alors construire de vastes et solides demeures sur de beaux terrains arborés. Ces « villas mexicaines » vont déployer de nombreux styles architecturaux, parfois très éloignés de ceux de la région.

L'une des premières maisons de la vallée reçoit le nom de Villa Anita, aujourd'hui siège du consulat mexicain de Barcelonnette. Édifiée en 1878 puis agrandie en 1920, elle se caractérise par ses portes fenêtres à garde-corps en bois et sa tourelle. La Villa Puebla, quant à elle, construite en 1885 et remaniée en 1903, tire son originalité de la présence de trois œils-de-bœuf, de faïences décoratives et d'une charpente en bois ouvragé. De la même époque date la Villa Laugier (1892) qui séduit, non pas par son architecture mais par les magnifiques peintures murales des pièces intérieures, souvent en trompe-l'œil. De son côté, la Villa Morelia, aujourd'hui restaurant et hôtel quatre étoiles, est édifiée en 1900. Elle se caractérise par la verticalité de ses tours et le choix des matériaux (toit en ardoise, murs en brique). La Villa Manon, édifiée en 1907, en reprend de nombreux éléments. Également appelée Villa Pinoncely (du nom de son commanditaire, ancien négociant à Durango, au nord-ouest de Mexico), la Villa Lafontaine (1905) doit son nom à son magnifique perron-fontaine. La Villa Le Châtelet (1911) charme par l'implantation de sa véranda et de ses lucarnes, tandis que la Villa Javelly (1913), encadrée de deux tours carrées, émerveille par son magnifique vitrail floral propre à l'Art nouveau et par la sculpture animale de la rampe en noyer de son escalier. À Jausiers, il convient de signaler la Villa Les Charmettes (1913), qui se caractérise par la dissymétrie de sa façade et son mélange de styles (Art nouveau pour la grande baie du rez-de-chaussée, anglais avec la fenêtre en saillie polygonale et italien avec sa juxtaposition de fenêtres à l'étage), ainsi que la plus belle « villa » de la région, le château de Magnans. Construit entre 1903 et 1914, son architecture ne manque pas d'originalité. Philippe Martin la qualifie à juste titre de « pastiche de style néo-gothique bavaro-méditerranéen »[92]. En ce qui concerne la Villa Costebelle, achevée en 1914 à Barcelonnette sous le nom de Villa Miramonte, elle se singularise par sa dissymétrie (grand soubassement et tour dans l'angle sud-ouest) et par sa baie de six mètres de long. Enfin, plus tardivement, il faut signaler l'existence de la Villa Bleue dont le nom ne manque pas d'étonner. L'édifice construit vers 1930 sur la commune de Barcelonnette présente plutôt des tons jaunes orangés. Cette énorme villa de style Art déco tire son nom du vitrail de la cage d'escalier qui, dans un camaïeu de bleu, célèbre la réussite au Mexique de son premier propriétaire. Si la plupart de ces demeures restent des propriétés privées, certains ont changé de destination comme la Villa Le Verger, aujourd'hui Office national des forêts, la Villa Moreïo, un centre des impôts jusqu'à récemment, la Villa Les Tourelles, siège de la Communauté des communes de la vallée de l'Ubaye, ou la Villa « La Sapinière » qui abrite le Musée de la Vallée depuis 1988.

[91] Une poignée de maisons est construite entre les années 1930 et après la Deuxième Guerre mondiale.
[92] Philippe Martin, *op. cit*., p. 192.

Cet établissement doit beaucoup à l'œuvre du sénateur bas-alpin André Honnorat (1868-1950) qui, dès 1921, exprime son souhait de constituer « toute une collection de documents qui attestent la grandeur de l'œuvre accomplie par les Barcelonnettes au Mexique »[93]. Un petit musée voit le jour et va s'enrichir au fil des années de divers papiers, photographies, portraits, objets, etc.[94]

Du côté de la Corse, ce sont également environ 10 % d'émigrés qui rentrent sur leur île[95]. Comme les Barcelonnettes, certains entendent profiter du reste de leur vie et font construire de grosses maisons bourgeoises appelées *palazzi*. Généralement, la construction de ces palais est anticipée quelques mois ou quelques années avant le retour désiré : un ami ou un parent est chargé de superviser l'ensemble des opérations, de l'achat d'un terrain qui, avec le temps, deviendra de plus en plus imposant, à la recherche de l'architecte et des artisans. Le premier *palazzu* et sa chapelle privée dédiée à saint Jean-Baptiste auraient été construits sur la commune de Brando (Cap Corse) pour un certain Carlo Ferdinandi qui, après 27 ans passés au Mexique, serait rentré en 1724, tandis que le dernier correspond au château Fantauzzi à Morsiglia (Cap Corse) qui date du premier quart du XXe siècle. Environ 300 maisons d'« Américains » parsèment la Corse dont près de la moitié sur les dix-huit communes du seul Cap Corse. Enrique Vivoni Farage, professeur d'architecture à Porto Rico et descendant de Corses, a pu déterminer avec l'aide de ses étudiants, cinq types de palais[96] :

1) les maisons ancestrales, avec remaniements « américains ». Il s'agit de maisons qui existaient préalablement mais qui ont été agrandies et embellies (*palazzu* Simonpietri, *palazzu* Ghilfucci, château Piccioni, etc.).

2) Les maisons neuves, de forme traditionnelle (toit à deux pentes). Ce sont des bâtisses construites au XIXe siècle sur un schéma traditionnel (villa Saint-Sauveur, maison Stella, *palazzu* Medori, etc.).

3) Les maisons classiques (toit à quatre pentes). Appartenant au groupe le plus nombreux, ces *palazzi* présentent un toit en pavillon et des ornements architecturaux comme des balcons, des terrasses, des corniches, des encadrements de fenêtres (villa Saint-Jacques, *palazzu* Vivoni, *palazzu* Padovani, *palazzu* Nicrosi, etc.).

---

[93] Hélène Homps-Brousse, « La mémoire de l'émigration, une source patrimoniale à conserver », dans *1 000 petits chefs-d'œuvre du Mexique. La collection du musée de la Vallée à Barcelonnette*, Paris, Barcelonnette, Somogy éditions d'art, Musée de la Vallée, 2006, p. 13.

[94] Sur les collections de ce musée, *cf. 1 000 petits chefs-d'œuvre du Mexique. La collection du musée de la Vallée à Barcelonnette*, Paris, Barcelonnette, Somogy éditions d'art, Musée de la Vallée, 2006.

[95] Dans *Don Paolo. Un Corse aux Amériques*, Paul semble parfois nostalgique de la Corse, notamment à la fin de sa vie : « […] il lui arrivait, et de plus en plus souvent, de regretter de ne point y finir ses jours. Au moins, là-bas, les vieux terminent leur vie doucement, entourés de leurs enfants. Ils attendent paisiblement, dans un paysage en harmonie avec leur mélancolie » (Jeanne Tomasini, *op. cit*., p. 27-28). Néanmoins, après pratiquement toute une vie au Venezuela, il reconnaît son attachement indéfectible au pays qui l'a accueilli : « Partir ? Maintenant ? Tout quitter ? Impossible ! La Corse, désormais, était trop étriquée pour lui et, sans les llanos, il serait un arbre déraciné » (*id*., p. 28).

[96] Enrique Vivoni Farage, « Les palazzi : construction et décor », dans *Palazzi di l'Americani. Les palais des Corses Américains*, Corte, Ajaccio, Musée de la Corse, Albiana, 2017, p. 127-141. Plus largement, sur ces palazzi, *cf.* Jean-Christophe Liccia, Caroline Paoli, Michel-Édouard Nigaglioni, *Les maisons d'« Américains »*, Albiana, Communauté de Communes du Cap Corse, 2006 ; Jean-Christophe Liccia, « Les maisons d'Américains au Cap Corse », dans Michel Vergé-Franceschi, dir., *La Corse et les Amériques. Dix-huitièmes Journées Universitaires d'Histoire maritime de Bonifacio*, Ajaccio, Éditions Alain Piazzola, 2016, p. 161-171 ; et Caroline Paoli, « La préparation du retour et la construction des maisons d'Américains en Corse », dans *Palazzi di l'Americani. Les palais des Corses Américains*, Corte, Ajaccio, Musée de la Corse, Albiana, 2017, p. 74-87.

4) Les variantes académiques. Datés de la fin du XIXe et du début du XXe siècle et marqués par l'influence française, ces *palazzi* témoignent d'une originalité architecturale dans le plan et les ornements (*palazzu* Cagninacci, *palazzu* Giorgi, villa Altieri, etc.).

5) Les immeubles urbains, notamment à Bastia, comme les maisons Agostini et Fantauzzi ou le *palazzu* Roncajolo.

Parmi ces symboles de réussite, de confort et de luxe, certaines maisons méritent une attention particulière comme la très belle villa Gaspari-Ramelli à Sisco (Cap Corse), une vingtaine de pièces destinées à l'usage du « Vénézuélien » Santos Gaspari (1802-1867) qui ne daigna pas y habiter en raison de son exiguïté […] ou bien le château Stopielle à Centuri (Cap Corse), dont Michel Nigaglioni a très finement analysé les plafonds peints et les trompe-l'œil muraux[97]. Construit entre 1875 et 1884 à flanc de colline sur ordre du « Portoricain » Jean-Baptiste Marcantoni (1849-1898), ce *palazzu*, qui vient d'être racheté par l'office foncier de Corse en 2017, présente des représentations américaines peintes quasiment uniques sur l'île : ici, un blason du Mexique ; là, une représentation de Christophe Colomb ; plus loin, un grand médaillon ovale contenant une allégorie de l'Amérique sous la forme d'un personnage féminin portant plumes multicolores, arc, flèches et un perroquet sur la main droite.

3.2 Les tombeaux

Outre les somptueuses villas bourgeoises et autres palais, les « Mexicains » et les « Corses-Américains » se sont souvent préoccupés de faire construire de magnifiques caveaux familiaux luxueux en forme de chapelle, de mausolée, voire de tombe napoléonienne ou de Taj Mahal dans le cas du tombeau des Piccioni à Pino (Cap Corse), dont les trois coupoles rappellent celles du monument indien. Patrice Gouy, dans son ouvrage *Pérégrinations des « Barcelonnettes » au Mexique*, rapporte deux autres exemples extraordinaires :

> Un des caveaux les plus importants développe un ensemble souterrain de quatre nefs : l'intérieur des salles est en forme ogivale et s'avance sous les chemins du cimetière. La capacité est de quarante places disposées sur trois étages de un mètre cinquante de hauteur ! […] Un autre voulut la solitude du couple. Enterré dans son village natal, il fit couler, spécialement pour son caveau en marbre blanc, une porte en bronze pur de deux mètres de haut. Le fossoyeur nous en décrit l'intérieur : « Deux poèmes que se sont dédiés les époux sont gravés en lettres d'or sur les parois latérales de marbre blanc. Si l'on pénètre à l'intérieur du caveau lui-même, on peut voir une hauteur deux fois haute comme ce magasin, en marbre blanc, comme le dôme constitué par des pierres de quatre-vingts centimètres […] »[98].

3.3 L'exemple singulier d'une Barcelonnette célèbre : Louise Grouès

Louise Grouès découvre le féminisme émergeant à Lyon qui, dans les années 1880-1890, est une ville bouillonnante sur les plans artistique et intellectuel. La jeune femme lit beaucoup, participe à des réunions, se forge des idées. Son féminisme va s'exprimer de manière plus aigue au début du XXe siècle. Sous le pseudonyme de Lotus, elle publie dans le bimensuel *Le Sillon de Bordeaux*, sous forme de feuilleton (du 15 février 1902 au 15 juillet

[97] Michel-Édouard Nigaglioni, « Les plafonds parlants dans les palais d'Américains au travers de l'exemple du château Stopielle », dans *Palazzi di l'Americani. Les palais des Corses Américains*, Corte, Ajaccio, Musée de la Corse, Albiana, 2017, p. 88-99.
[98] Patrice Gouy, *op. cit.*, p. 112.

1903), un ouvrage intitulé *Essai sur la question féministe* puis, toujours au sein de la même publication (du 15 septembre 1904 au 15 mars 1905), elle donne la première version de son roman sous le titre *Lupita, ou un coup d'œil sur le Mexique de 1904*. Cette œuvre, publiée comme livre en 1907, sous le nouveau nom de plume de Louise Grouès, Héra Mirtel[99], présente de nombreux éléments autobiographiques comme le souligne Michel Leroy[100]. Non seulement le personnage de France, à l'instar de l'auteure, est poétesse[101] et mère de deux filles mais la dédicace de l'ouvrage à son frère, Antoine Grouès, explicite clairement cette dimension : « En souvenir du temps où nous demandions des histoires *vraies*, je te dédie ces pages de strictes *réalités* »[102].

Louise Grouès rêve d'indépendance et ne supporte pas le sort réservé aux femmes dont la condition est proche de celle des enfants dans la mesure où, à cette époque, elles dépendent financièrement et socialement d'une figure masculine (père, frère, époux). Dans un passage de *Loupita. Mœurs mexicaines*, le narrateur en vient à comparer la femme du montagnard barcelonnette à « une bête de somme plus accablée que les mules et les ânes qui goûtent parfois un repos assez prolongé à l'écurie »[103]. Il poursuit en dénonçant l'injustice subi par cette « créature attelée plus continûment que le bétail aux plus rudes besognes des champs »[104]. Non seulement la femme a autant travaillé que son mari durant la journée mais, telle une esclave, le soir venu, elle ne peut pas bénéficier d'un repos mérité[105]. En cela, la paysanne barcelonnette n'est pas loin de rappeler la figure de l'Indienne mexicaine décrite prématurément vieillie en raison des « souffrances et des travaux déprimants »[106] et, en particulier, de ses multiples grossesses. Ce n'est pas la maternité qui pose problème à Louise Grouès. Luce Van Torre, qui connaît bien la vie et l'œuvre de l'écrivaine, relève, au contraire, qu'il s'agit pour elle d'« un immense bonheur, une gloire, une apothéose »[107]. Dans le roman, contrairement à la majorité des femmes de sa condition, France est d'ailleurs dévouée complètement à ses enfants[108]. Ce qui dérange Louis Grouès, ce sont les grossesses multiples chez les femmes les plus humbles qui alimentent et prolongent leur propre misère.

Le féminisme de Louise Grouès transparaît également par l'exaltation des figures intellectuelles féminines comme les écrivaines françaises Germaine de Stäel[109] ou George

---

[99] Héra, sœur et épouse du dieu Jupiter, est la déesse de la femme, du mariage, de la maternité, tandis que Mirtel renvoie à la myrte, « [p]lante utilisée par les anciens de la Grèce antique dans leurs cultes aux déesses ou dans l'évocation et la représentation de la muse Ero » (Luce Van Torre, *op. cit*., p. 107).
[100] Michel Leroy, *op. cit*., p. 24-25.
[101] Comme témoignage de son goût pour la poésie, le roman présente une composition dédiée à Loupita. Louise Grouès [Héra Mirtel], *op. cit*., p. 84-85.
[102] *Id*., p. 63.
[103] *Id*., p. 127.
[104] *Id*.
[105] *Id*. ; « Et tandis que l'homme rentre du labour pour s'asseoir à la table servie et faire la sieste, la femme qui a labouré comme lui, sert le repas au maître et aux domestiques, mange debout, allaite l'enfant, redresse la maison, prépare le repas du soir et retourne au travail avec le mari qui a réparé ses forces pendant qu'elle n'a fait que changer de travaux forcés ».
[106] *Id*., p. 107.
[107] *Id*., *op. cit*., p. 87.
[108] *Id*., p. 70 ; « J'ai préféré être leur servante jusqu'ici, afin que leurs couchers, leurs nuits, leurs réveils, leurs jeux fussent abrités de sollicitude maternelle effective et non de ce dénouement contestable et illusoire qui consiste à couvrir d'or une remplaçante recommandable ».
[109] *Id*., p. 137.

Sand[110] ou les poétesses mexicaines (Sor Juana Inés de la Cruz, María Magdalena Dávalos y Orozco, María Francisca Villalobos, Dolores Guerrero, Josefa Guzmán, Isabel Pesado de Mier, etc.) pour qui, raconte-t-elle dans un article paru en 1919, elle « [avait] demandé [au ministre mexicain des Beaux-Arts et de l'Instruction publique], en vain, une place dans le cortège de bronze qui monte triomphalement l'avenue plantée d'eucalyptus séculaires aboutissant au tumulus sacré où le palais des vice-rois espagnols a remplacé le vieux temple de Montezuma »[111].

Loupita. Mœurs mexicaines est un roman profondément féministe. Un de ses thèmes centraux ressortit, par exemple, à la question du mariage. À travers le personnage de France, Louise Grouès exprime combien les femmes devraient envisager un autre idéal que celui de l'union avec un homme :

> Nous vivons encore sur une vieille erreur : le mariage nous semble la condition absolue du bonheur pour les femmes, son unique refuge. Ainsi, tenez, que désirons-nous le plus pour nos petites amies pauvres et sans foyer ? Un bon mariage. Que désirons-nous pour nos filles ?... Les voir bien mariées avant de mourir. Et cet exclusivisme fait notre malheur. Nous devrions élever nos filles dans une foi justifiée et possible en elles-mêmes, en leurs propres forces et non dans le mari absolument nécessaire[112].

Elle appelle donc à l'émancipation des femmes, soumises à leurs époux de multiples façons, sur les plans physique, financier et intellectuel. Elle sait, cependant, que la tâche ne sera pas facile en raison de l'hypocrisie, de la médisance, de la bien-pensance des femmes elles-mêmes, notamment dans la classe bourgeoise et parmi les « parvenues »[113], qui, comme prises du syndrome de Stockholm, participent fréquemment au maintien de la relégation féminine. Dans la société de l'époque, il importe qu'une femme reste « pure » jusqu'au mariage, dans l'attente toujours du désir masculin qui, en revanche, peut se montrer versatile et, en cas d'abandon des belles promesses, compromettre la réputation de la fiancée. « Ce n'est qu'une femme ! », rapporte le narrateur[114].

La question de la reconnaissance de paternité est également au cœur du roman. Comme le signale Michel Leroy, « [j]usqu'à la loi de 1912, sous prétexte de protéger les hommes contre des accusations aussi difficiles à démonter qu'à démontrer, l'article 340 du Code civil interdisait la recherche de paternité, créant ainsi pour les mères et les enfants naturels des situations psychologiquement et matériellement douloureuses »[115]. C'est ainsi que Loupita, dont la douceur et la fibre maternelle sont constamment mises en avant dans le roman[116], doit

---

[110] Louise Grouès [Héra Mirtel], *op. cit*., p. 72, p. 131.
[111] *Id*., p. 257.
[112] *Id*., p. 133.
[113] Dans un autre passage, le narrateur du roman dénonce l'attitude des « arrivées » vis-à-vis des plus pauvres et démunies : « Ces "arrivées" qui avaient connu comme leurs jeunes compagnes, la dure obligation de travailler péniblement en débarquant, démolissaient souvent l'avenir des moins chanceuses qu'elles, par tous les moyens, par les plus odieux procédés parfois. Il leur plaisait d'être des exceptions, de voir graviter autour d'elles les pauvres lutteuses pour la vie qu'elles rejetaient d'un mot, d'un geste, à l'ornière, du haut de leur autorité de femmes riches et influentes, quand elles les voyaient prêtes à échapper à leur humilité » (*id*., p. 129).
[114] *Id*., p. 127.
[115] Michel Leroy, *op. cit*., p. 27.
[116] Louise Grouès [Héra Mirtel], *op. cit*., p. 84, 87, « La jeune femme, aux « grands yeux veloutés de tendresse », semble posséder le « don exquis […] d'aimer les tout petits qui ne sont pas les [s]iens, et de [s]e faire aimer

elle aussi, malgré sa condition d'Indienne, cacher sa maternité. Certes le secret est l'une des caractéristiques comportementales des Mexicains et le roman le montre parfaitement[117], mais l'attitude de Loupita, qui cache l'existence de son enfant et mourra d'une pneumonie suite aux soins qu'elle lui apporte de nuit en cachette, traduit la « honte » qui pèse sur toutes les femmes qui sont mères sans être mariées : « Sépulvéda n'était pas son frère, comme elle et… sa mère nous l'avaient laissé croire. C'était un fils du dernier mari de… sa mère, un orphelin que Jésus a élevé comme son enfant et qui possédait un redoutable secret de famille au nom duquel il a forcé Loupita à devenir sienne. Elle est morte épouse de Sépulvéda, après avoir été son amante. Je les ai mariés *in extremis*. Elle l'a voulu ainsi »[118]. L'attitude de l'abbé Capelletti est identique, il est obsédé par la peur qu'on ne découvre ses véritables origines :

> Son acte de baptême qu'il relisait si anxieusement tout à l'heure doit porter cette troublante mention de « mère inconnue » qui empoisonne de son impénétrable secret toute joie de vivre. Ôtez de la société l'inepte préjugé que porte un homme à renier la mère de son enfant parce qu'elle est d'humble race ou de médiocre condition, et vous aurez du même coup supprimé la torture que tant d'enfants abandonnés subissent ici en proie au mépris que la société réserve aux naissances mystérieuses[119].

Malheureusement, ce n'est pas l'œuvre littéraire et féministe à laquelle Louise Grouès doit sa postérité mais plutôt à l'assassinat de son second mari. Georges Bessarabo est un personnage trouble, né en Roumanie sous un autre nom, une identité qu'il va cacher à sa femme dans un premier temps. Il vit d'affaires en marge de la légalité et ce n'est sans doute pas pour rien que le couple doit quitter précipitamment le Mexique en 1916 : Georges Bessarabo aurait été impliqué dans une sombre histoire financière. La lune de miel amoureuse ne tarde pas à se dissiper. À Paris, leurs relations s'enveniment car Louise Grouès, passionnée par la littérature et l'art, hôte de nombreux artistes, n'est pas une femme à se soumettre. Dans la nuit du 30 au 31 juillet 1920, au 3 square La Bruyère à Paris, un coup de feu éclate et fait passer Georges Bessarrabo de vie à trépas. Louise Grouès vient de tuer son mari, elle demande de l'aide à sa chère fille Paule, puis toutes deux déposent le cadavre encore chaud dans une malle qu'elles expédient à Nancy. Moins d'une semaine plus tard, le colis est découvert et commence alors une affaire qui va passionner la France de l'après-guerre. Les coupables sont rapidement trouvées : l'épouse et la belle-fille. L'arme n'a-t-elle pas été

---

d'eux comme une vraie mère aime et se fait aimer ». Elle chante de merveilleuses berceuses, participent aux jeux des enfants qui, en retour, la chérissent « comme une grande sœur ».

[117] Sur la psychologie mexicaine, on peut se reporter, par exemple, aux deux passages suivants : « Étranges enfants d'Indiens et d'Espagnols ! Vous cherchez toujours un discours pour éviter de dire un seul mot : le vrai, quand on vous met en demeure de vous révéler. Le mensonge coûte-t-il en conséquences plus que la vérité, vous choisissez encore le mensonge, par une défiance tellement instinctive et irréfléchie que vous vous accuseriez d'un crime imaginaire pour vous disculper d'une simple peccadille, devenue le forfait inavouable, parce qu'elle est la vérité ! Mais aussi vous n'avez pas d'égaux dans cette force qui consiste à savoir garder un secret. Et le vaste tableau du musée de Mexico signé Leandro Izaguirre, où Cuauhtemoc et son digne compagnon Tetlpanquetzal, rois de Tlacopan, sont entièrement campés, pieds nus, sur un brasier incandescent, sans que l'affreux supplice leur arrache le secret du lieu, où les trésors convoités par les Espagnols sont enfouis, exhale l'âme mexicaine dans sa plus noble expression » ; « dans le type mexicain, l'âme antique d'un Cuauhtemoc irréductible et scellée se retrouve dans le plus humble, le dernier des garçons d'écurie, la plus infime laveuse de vaisselle » (Louise Grouès [Héra Mirtel], *op. cit.*, p. 86).

[118] *Id.*, p. 189.

[119] *Id.*, p. 179.

achetée à Mexico par Louise Grouès elle-même ? N'a-t-elle pas déjà tenté de tuer son mari en l'étranglant lors d'une dispute en 1918 ? Son précédent époux, qui s'était suicidé, n'avait-il pas écrit dans une lettre que Louise Grouès avait tenté de l'empoisonner le 17 juillet 1906 ? Bref, le procès qui s'ouvre le 8 juin 1922 pour se terminer le 23 juin suivant ne laisse pas de doute sur son issue : Louise Grouès est condamnée à vingt ans de travaux forcés à la prison de Rennes, tandis que sa fille Paule est acquittée en raison de circonstances atténuantes. Louise Grouès passera le reste de sa vie en prison où elle s'éteint le 21 mars 1931. Aussi surprenant que cela puisse paraître, elle est enterrée, sans aucune mention, au cimetière de Mélézen près de Barcelonnette à côté de son premier mari, Paul Jacques.

Conclusion

Au-delà de ce parcours pour le moins singulier qui, par le truchement spectaculaire de la presse, a permis à l'époque des faits d'évoquer l'aventure de nombre de Bas-Alpins au Mexique, au-delà du legs patrimonial laissé dans le Cap Corse et dans la vallée de l'Ubaye, les émigrants ont apporté un autre héritage qui lie désormais l'Amérique hispanique et les contrées méridionales de la France. En effet, on estime aujourd'hui à environ 50 000 à 60 000 les descendants des Barcelonnettes qui, au fil du temps, se sont fondus parmi les habitants du Mexique. L'un des plus illustres, Marcelo Luis Ebrard Casaubón, membre du Parti de la révolution démocratique (PRD), fut chef du gouvernement du District fédéral (Mexico) de 2006 à 2012. Concernant les Corses, pour le seul Porto Rico, ce n'est pas moins d'un million de leurs descendants qui se répartissent désormais sur l'île[120].

[120] Marie-Jeanne Casablanca, *op. cit*., p. 11.